

Un des sténographes de la Chambre des députés de Paris, M. Dedieu, vient de mourir. Il pratiquait la méthode Prévost-Delaunay.

M. Ludger Carlgann nous écrit : "J'apprécie beaucoup votre journal et j'attends toujours avec impatience le jour qui doit me l'apporter."

Un journal anglais, parlant du confortable et du luxe des trains des chemins de fer américains, mentionne l'installation, dans un wagon, d'un sténographe-clavigraphiste et d'un télégraphiste.

M. L. O. David, greffier de la cité, vient de faire paraître un fort intéressant recueil intitulé *Mes contemporains*. L'auteur y fait le portrait de plusieurs de nos principaux hommes publics, avec lesquels il a été en contact. C'est un volume lu et écrit et dont la lecture se recommande aux amateurs de bonne littérature.

### LE TUOIEMENT

Autrefois, on tutoyait ses domestiques et on ne tutoyait pas ses enfants. Aujourd'hui, on tutoie ses enfants et on ne tutoie plus ses domestiques. La raison de ce double changement est bien simple : Il vient du développement qu'ont pris, dans l'État, les idées d'égalité, et, dans la famille, les habitudes d'affection. On tutoyait ses domestiques par dédain pour eux ; et on ne tutoyait pas ses enfants par respect pour soi-même, c'était une manière de les tenir à distance. L'égalité a rapproché nos serviteurs de nous, l'affection nous a rapprochés de nos enfants ; et le double progrès s'est accompli.

### LA FIN DE L'ÉCRITURE

L'écriture, cette cristallisation de la pensée, fut un progrès si précieux et si fécond que, dès le début, la légende lui voulut attribuer une genèse sur naturelle. Seul, à ce qu'il semblait, un dieu ou un demi-dieu pouvait avoir conçu ce prodige : pour les Égyptiens, c'était Thot ; pour les Scandinaves, Odin ; pour les Grecs, Mercure, Saturne ou tout au moins Adamus, le héros de Thèbes.

Mais l'homme est ainsi fait que vite blasé, dans son insatiable appétit de nouveauté, sur les plus merveilleux produits de son génie, il finit, tôt ou tard par brûler ce qu'il adorait la veille. L'écriture ne devait point en appeler à la loi commune. Après tant de services rendus à la civilisation, voici maintenant que l'écriture commence à se démoder. C'est le vieux jeu, l'enfance de l'art ; avant, peut-être, que ce siècle ait changé de millésime, la machine à écrire aura pris sa place.

En France — parbleu ! — dans ce pays à la fois initiateur et routinier, on n'aperçoit pas encore très nettement cette transfiguration surnoise. Non pas que la machine à écrire y soit inconnue. Son usage, au contraire, s'y répand de plus en plus tous les jours, dans les administrations publiques, dans les journaux, les maisons de commerce, voire même et sur les particularités qui se piquent d'aller de l'avant.

Mais ce n'est guère qu'une goutte d'eau dans la mer d'encre, et sur toutes les machines à que l'on change chaque année les "limes" Remington, Calligraph et Bar-Lock, c'est à peine, nous dit-on, si la clientèle française en prend un millier.

Il n'en est pas de même en Amérique. Ici, tout le monde a son *typewriter*, depuis le "business man" jusqu'au journaliste. Il n'est pas un notaire, un professeur de papier quelconque, un avocat ou négociant, un ingénieur, un banquier, chef d'usine, politicien, magistrat, fonctionnaire, qui n'accepterait aujourd'hui — fut-il aveugle ! — la ridicule corvée de griffonner sa correspondance à la plume. *Time is money*, dites-vous ! Et la crampes des écrivains n'est pas un mythe... Oui, de ce côté de l'océan, on dit son courriel à un sténographe, qui transcrit ensuite à la machine, habilement et sans fatigue : en une demi-heure, tout est bacié. La machine à écrire, au surplus, se trouve partout, dans les hôtels, à bord des paquebots, dans les trains de chemins de fer, dans les bureaux de télégraphe. Il y en a jusqu'aux écoles, non seulement dans les écoles professionnelles et commerciales, mais même dans les écoles élémentaires, où l'on enseigne aux enfants la dactylographie concurrentement à l'écriture à la main.

Il n'est pas tombé dans des oreilles sourdes, le

conseil donné jadis par Charles Reade, dans son fameux livre *The Coming Man* :

"J'engage tous les parents à faire apprendre la sténographie et la clavigraphie à leurs garçons et à leurs filles. Un sténographe qui peut clavigraphier ses notes est plus sûr de faire son chemin qu'un grand savant en grec et en latin."

C'est sur notre continent, il est vrai, à Milwaukee, dans l'État du Wisconsin, que la machine à écrire a vu le jour. Le premier type créé fut la machine dite Remington, qui a toujours conservé, grâce à sa simplicité, à sa résistance et aux perfectionnements qu'on n'a cessé d'y apporter, une supériorité incontestable. Il va de soi qu'une machine aussi délicate et compliquée ne pouvait séparer de toutes pièces dans une seule corvée : la machine à écrire est effectivement le fruit de la collaboration de trois hommes de génie, parmi lesquels — le détail vaut d'être mentionné — figurait un de nos frères d'outre-mer, M. Soule.

C'est en 1867 il y a donc vingt-sept ans. Treize ans après, en 1880, on n'avait guère encore vendu plus de 1,000 machines, tandis qu'à l'heure actuelle, le débit de la seule fabrique Remington n'est pas moindre, en dépit de la concurrence des autres marques non moins bonnes telles que la Calligraph et le Bar-Lock, de cent machines par jour. Au train dont vont les choses, en 1917, c'est-à-dire lorsque l'heure sera venue pour la machine Remington de célébrer son cinquantième, nos arrières-neveux se demanderont avec stupéfaction comment leurs devanciers ont pu si longtemps s'astreindre, courbés sur leur papier comme un cycliste sur son guidon, la poitrine rompue, les muscles crispés, à peindre péniblement, au prix d'un long et rude apprentissage, quinze ou vingt mots à peine à la minute.

Pas même d'exception pour les gens de lettres. Contrairement, en effet, à un préjugé trop répandu, le travail — devenu en quelques semaines automatique et incoercible — de la machine à écrire doit être moins défavorable encore à l'essor de l'esprit que le manement de la plume, qui n'obéit pas toujours à souhait, et dont la marche, ralentie par une foule de fatigues, a toujours grand-peine à suivre le vol de la pensée. Qu'on ne dise pas non plus que l'impossibilité de surveiller au fur et à mesure le tracé des caractères constitue un vice rédhibitoire ! Suit-on davantage le texte quand on dicte — non pas même, comme César, à quatre scribes, en quatre idiomes différents à 12 fois — mais à un secrétaire, ou quand on improvise au piano ?

Ce n'est qu'une habitude à prendre — l'affaire d'un mois !

Un jour viendra, sans doute, où le poète lui-même, enchaîné son *typewriter* derrière sa lyre, lira ses vers à la mécanique. En attendant, il est déjà, en France même, comme en Amérique, nombre de prosateurs qui, non seulement pour leur correspondance, mais même pour leurs compositions littéraires, ont à peu près renoncé au *ca adum* traditionnel. C'est le cas de M. de Blowitz, de Mmes Taine et C. de Vill. et du duc d'Harcourt, du vicomte de Sauréval, du docteur Charles Richet, de M. le sénateur Scheurer-Kestner, etc. C'était le cas du pauvre Albert Millaud. On dit même que le grand mathématicien anglais Stokes ne faisait plus autrement ses vertigineux calculs.

Car la machine à écrire sait et peut tout faire, jusqu'aux mathématiques transcendantes. Jusqu'à la comptabilité. Enfin, elle copiera de la musique, au gré des compositeurs. Elle écrit déjà, quand il le faut, le russe, le grec, l'allemand gothique. Nous ignorons si elle peut écrire également le turc, l'arabe ou le chinois, mais tôt ou tard elle le pourra. La maison Remington n'entreprend-elle pas, sur le pied de \$6,000 par an — soit 30,000 francs — un ingénieur spécial, qui n'a d'autre fonction que d'imaginer et de préparer des simplifications successives et des raffinements inédits ? En tous cas la reine de Madagascar a déjà sa machine à écrire, qui lui a été expédiée tout droit à Tananarive, dans une belle boîte dorée, et le Khédive va bientôt avoir la sienne. Il est vrai que de gré ou de force, à tort ou à raison, Abbas-Hilmi parle anglais, comme Runavalo-Manjaka...

En vérité, les gens qui ont fait fortune dans le commerce des plumes, comme jadis Mangin dans le commerce des crayons, n'auraient pas tort de s'y prendre un peu tôt, car le règne de l'écriture tire visiblement à sa fin.

Après tout, il n'y aura guère que MM. les graphologues à s'en plaindre.